tischen Rechtsstaats mit dieser Einstellung ihr Amt versehen würden, würde wohl keine Maßnahme durchgesetzt werden können, die wir später dann als Errungenschaften wertschätzen. Vieles kommt nur zustande, weil einzelne sich trotz ihrer anfänglichen Minderheitsposition dafür mit Mut und Risiko einsetzen. Eine politisch angemessene Haltung besteht deswegen darin, für Anliegen zu kämpfen und um Akzeptanz und Legitimität aktiv zu werben.

Eine solche Haltung sollte auch Teil des bischöflichen Amtsethos werden – für Überzeugungen zu streiten, auch wenn sie noch nicht konsensfähig sind. Anstatt zu betonen, wie schwierig die weltweite Abstimmung sei, sollten reformwillige Bischöfe – bildhaft gesprochen – die Ärmel hochkrepeln und offen benennen, ob sie beispielsweise für die Weihezulassung von Frauen einstehen. Wenn sie dies denn für einen möglichen Weg halten, erwarte ich, dass sie dazu stehen, dies offen bekennen und dann in allen kirchlichen Lagern und auch weltkirchlich dafür werben. Und gleiches gilt, das wäre mein zweites Plädoyer, für die Frage nach der Kirchenverfassung. Wer, wie dies im Zuge der Diskussionen zum Missbrauch immer wieder zu hören ist, für eine Gewaltenteilung in der Kirche eintritt, der sollte Farbe bekennen und sich aktiv für eine erneuerte, vielleicht eine neue Kirchenverfassung aussprechen, die einen Grundrechteteil für alle Kirchenmitglieder enthält, der wiederum an der Menschenwürde Maß nimmt; es wäre eine Kirchenverfassung, die eine verbindliche Teilung der bisher in der Person des Bischofs kumulierten Gewalten vornimmt.

Damit das aber eintritt, braucht es eine andere Haltung bei denen, die an verantwortlicher Stelle für Erneuerung eintreten. Und es braucht mehr, noch viel mehr Druck von den Kirchenmitgliedern und Gläubigen. Initiativen wie »Es reicht«, »Wir haben es satt«, die »Junia-Initiative« oder »Maria 2.0« lassen ansatzweise spüren, welche Räume und Weiten dem neuschaffenden Geist in dieser Kirche noch eröffnet werden könnten. ♦

De la lettre des évêques de France (1996) à aujourd'hui:

L'avenir missionnaire de l'Église

par Henri-Jérôme Gagey*

1 La Lettre aux catholiques de France (LCF)

1.1 Présentation du document

En 1994, 1995 et 1996, trois rapports ont été successivement présentés à la CEF sous le titre générique *Proposer la foi dans la société actuelle*. C'est le dernier d'entre eux qui a reçu le titre particulier de »LCF«. L'ensemble a été rédigé par un groupe de travail placé sous la responsabilité de Mgr Claude Dagens qui comprenait principalement Geneviève Médevielle, sœur auxiliaire théologienne moraliste à l'Institut Catholique de Paris, Joseph Doré qui devait devenir par la suite archevêque de Strasbourg, Hippolyte Simon qui devait devenir archevêque de Clermont-Ferrand, Claude Cesbron alors recteur de l'Institut catholique d'Angers, le théologien dominicain Jean-Michel Maldamé et moi-même.

Ces textes, même s'ils n'ont pas suscité une totale unanimité, ont eu une influence importante dans les débats qui traversaient l'Église de France à propos la mission lui incombant dans une société où elle était en train de perdre le statut de matrice religieuse qui avait été le sien durant des siècles. Il n'est

* L'essai est basé sur une conférence donnée au 11e Forum de Fribourg Eglise dans le monde »Baptisés et envoyés«: quel Evangile et quelle Eglise dans le monde aujourd'hui? (10.-11.10.2019).

pas exagéré de dire que ces textes inauguraient de la manière la plus officielle ce que l'on appelle aujourd'hui «un changement de paradigme» dans les débats de théologie de l'évangélisation qui avaient court dans l'Église de France et que je voudrais présenter sommairement.

1.2 Le catholicisme intransigeant et la thèse du complot contre l'Église

Dominant tout au long du XIX^{ème} siècle et durant au moins le premier tiers du XX^{ème} siècle, ensuite devenu minoritaire, le catholicisme intransigeant considère l'Église comme une citadelle assiégée par les Lumières: leur appel aux droits de l'homme et à l'ethos démocratique détruisent l'ordre social fondé sur les droits de Dieu. Leur esprit critique mine la crédibilité de la révélation. Avec cette modernité il ne faut pas transiger, comme on peut le lire avec presque de l'amusement dans un numéro de la *Civita cattolica* à la fin du XIX^{ème} siècle:

»Les principes catholiques ne se modifient pas, ni parce que les années tournent, ni parce qu'on change de pays, ni à cause de nouvelles découvertes, ni par raison d'utilité. Ils sont toujours ceux que le Christ a enseignés, que l'Église a proclamés, que les papes et les conciles ont définis, que les saints ont tenus, que les docteurs ont défendus. Il convient de les prendre comme ils sont, ou, comme ils sont, de les laisser. Qui les accepte dans toute leur plénitude et rigueur est catholique; celui qui balance, louvoie, s'adapte aux temps, transige. Il pourra se donner à lui-même le nom qu'il voudra, mais devant Dieu et devant l'Église, il est un rebelle et un traître.«

L'objectif est la reconquête par l'Église de sa position matricielle par le développement d'une contre-société catholique en opposition ouverte à la modernité.

Les outils en sont: la construction de la théologie néoscholastique; la volonté de maintenir l'emprise de l'Église sur la société par la constitution d'une «contre-société» qui résiste à la montée de l'État moderne. Néanmoins on doit relever que dans ce cadre a pu émerger un «catholicisme social» intransigeant en matière de doctrine mais progressiste au regard de la question sociale. C'est de ce catholicisme social que sortira le courant de l'ouverture au monde avec sa thèse qui est celle du retard de l'Église sur la modernité.

1.3 L'ouverture au monde et la thèse du retard de l'Église sur la modernité

Ce courant qui émerge au cours du XIX^{ème} siècle se développe durant la première moitié du XX^{ème} siècle et devient quasi hégémonique jusqu'au pontificat de Jean-Paul II. Pour ses promoteurs les causes de la déchristianisation sont pour l'essentiel intérieures à l'Église. Dominée par le courant intransigeant, cette dernière a manqué le rendez-vous de la modernité: il devient donc de plus en plus difficile d'être un catholique pratiquant et de participer en même temps à la vie culturelle et la vie sociale tout en rendant compte de sa foi dans des termes compatibles avec l'esprit critique et l'ethos démocratique qui sont devenus la norme. De ce fait, ceux qui restent catholiques vivent leur foi à la manière du charbonnier qui croit sans aucun examen tout ce que l'Église enseigne même si c'est en contradiction avec la culture dont ils participent dans leur existence quotidienne. Et puis il y a tous ceux qui partent silencieusement en nombre sans cesse croissant.

Pour les catholiques «ouverts», l'incroyance moderne est fondamentalement le résultat d'un quiproquo dû au fait que l'Église a rejeté des valeurs de la modernité qui sont en fait des valeurs chrétiennes sécularisées. Mais si l'Église se modernisait quelque peu en assumant son héritage,

«nous referions chrétiens nos frères» qui sont en fait des chrétiens qui s'ignorent, comme le chantait encore dans les années 1960 les militants de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

Le projet est donc celui d'une reconquête pacifique qui passe par l'assimilation des valeurs de la modernité regreffées sur leur tronc chrétien.

Quant aux outils, ce sont les suivants:

- ♦ Il s'agit de constituer une Église de militants en réveillant dans le cadre des »mouvements« des »chrétiens sociologiques« (comme on disait) assoupis.
- ♦ Afin de ne pas donner l'impression de tenter de retrouver sa position institutionnelle d'emprise sur la société, l'Église doit accepter l'enfouissement des institutions chrétiennes, ce qui aboutit à l'abandon progressif des œuvres.
- ♦ La théologie est appelée à s'approprier les méthodes modernes d'interprétation des textes de la tradition.
- ♦ Puis arrive Vatican qui semble consacrer l'option de l'ouverture au monde. Les tenants de l'ouverture au monde mettent énergiquement en œuvre les réformes qu'il a adoptées en valorisant davantage la rupture qu'elles constituent que la continuité qu'elles maintiennent avec les formes antérieures de la vie ecclésiale¹.

1.4 La »nouvelle évangélisation« et sa quête d'une nouvelle fierté catholique

Le courant qui se réclame de la »nouvelle évangélisation« apparaît dans la suite du Concile chez des responsables d'Église qui se rassemblent autour de la revue *Communio*. À leurs yeux, le courant modernisateur, rassemblé pour sa part autour de la revue *Concilium*, a idéalisé la modernité en occultant ses ambivalences. Or, tout à son désir de réconcilier Église et modernité, le courant de l'ouverture a perdu les repères fondamentaux dans l'ordre de la foi vécue.

Contre cela, *le but* de la »nouvelle évangélisation« est de reconstituer la force d'intervention morale et sociale de l'Église appelée à devenir une minorité active et décomplexée, capable de conduire une critique argumentée des abus de la modernité accusée de faire le lit d'une culture de mort contre laquelle il s'agit d'engager une action de »résistance«.

Pour ce qui est des outils, sur le plan pastoral il faut que l'Église retrouve ses fondamentaux sans hésiter à réhabiliter des pratiques qui ont sombré dans l'oubli: par exemple et pour faire bref, l'adoration du Saint Sacrement, le port du costume religieux ou clérical, etc. Au niveau théologique il convient, d'une part, de sortir du carcan de la néoscholastique et de s'inscrire dans la tradition longue des deux millénaires du christianisme. Il faut, d'autre part, user avec prudence des méthodes modernes d'analyse critique dans l'étude des Écritures et de la Tradition de manière à privilégier une herméneutique de la confiance par apport à une herméneutique du soupçon.

1.5 La »proposition de la foi« et la thèse du séisme culturel

Par rapport à la compréhension de la situation développée par la perspective de la nouvelle évangélisation, la *LCF* marque un déplacement d'accent sensible. En effet, elle n'attribue pas d'abord le décrochage du catholicisme dans la société à la tiédeur de ses fidèles, voire à la trahison de quelques-uns de ses clercs, mais à ce que l'on peut considérer comme une inflexion civilisationnelle bien décrite par exemple par Mar-

¹ Comme l'a bien montré Guillaume Cuchet la virulence avec laquelle s'est produite la modernisation du catholicisme en France est sans doute une des raisons de la plus grande rapidité du phénomène par rapport à d'autres pays d'Europe. Cf. Guillaume CUCHET, Comment notre monde a cessé d'être chrétien. Anatomie d'un effondrement, Paris 2018.

cel Gauchet², un auteur important pour beaucoup de membre du groupe Dagens. De cette manière, la *LCF* rompt avec les analyses »paranoïaques« de la situation qui tentaient inlassablement d'expliquer les difficultés de la situation par la malveillance des adversaires de l'Église (ceux de l'intérieur comme ceux de l'extérieur) ou par l'incompétence de ses dirigeants. Contre cela elle affirmait clairement que ces difficultés ne sont pas dues fondamentalement au fait que certaines catégories de catholiques auraient perdu la foi ou tourné le dos aux valeurs de la Tradition chrétienne et pas davantage à l'hostilité des adversaires de l'Église (même si il ne manque pas de gens qui se réjouissent de son affaiblissement et qui l'encouragent). Citons la *LCF* sur ce point:

»La crise que traverse l'Église aujourd'hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l'Église elle-même et dans la vie de ses membres, d'un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes et qui ont une dimension mondiale.

Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s'efface et un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction. Des équilibres anciens sont en train de disparaître, et les équilibres nouveaux ont du mal à se constituer. Or, par toute son histoire, spécialement en Europe, l'Église se trouve assez profondément solidaire des équilibres anciens et de la figure du monde qui s'efface. Non seulement elle y était bien insérée, mais elle avait largement contribué à sa constitution, tandis que la figure du monde qu'il s'agit de construire nous échappe.

Cela dit, nous ne sommes pas les seuls à peiner pour comprendre ce qui arrive. Les innombrables recherches actuelles dans les domaines de la sociologie, de la philosophie politique, ou des réflexions

sur l'avenir de la culture et des traditions nationales montrent bien la profondeur des questions de nos contemporains sur une situation de crise qui affecte tous les secteurs de l'activité humaine.«³

1.6 Un souffle libérateur

Ces perspectives constituèrent un souffle libérateur pour de nombreux fidèles découragés que ce qu'ils considéraient comme leur échec dans la transmission de la foi aux jeunes générations n'était pas d'abord la conséquence de défaillances personnelles dont ils auraient à se sentir coupables.

Pour les promoteurs de la proposition de la foi, la montée de la culture de l'individu constitue la première et fondamentale cause de l'exculturation du catholicisme. Mais plutôt que de tenter d'y résister, il importe de saisir la connexion interne qui relie, au lieu de les opposer, la »montée de l'individu« et »l'appel à la liberté« que constitue l'Évangile. Autrement dit, si c'est le christianisme qui a fourni le poison, il doit pouvoir fournir l'antidote en mobilisant les médiations de la foi (liturgie, lecture des Écritures, charité active) comme des ressources pour servir l'émergence et l'endurance de la liberté du sujet postmoderne affronté à l'ère du vide. La proposition de la foi appelle ainsi à »aller au cœur de la foi« pour inventer patiemment une nouvelle manière d'existence ecclésiale qui a résolument fait son deuil du projet de reconquérir sa position matricielle d'antan et accepte de constituer une ressource pour apprendre à vivre dans cette époque troublée que constitue l'ère du sujet autonome.

2 Les limites de l'opération

2.1 Un optimisme naïf?

Près de 25 ans plus tard, où en sommes-nous? Assez vite certains ont demandé si le regard porté par la *LCF* sur la modernité ne péchait pas par optimisme en minimisant la rupture de la culture contemporaine avec le

catholicisme et les formes de nouvelle évangélisation qu'elle appelait. Si l'on s'en tient au plan de la simple «analyse de texte», cette critique n'atteint pas vraiment les propos développés par la LCF, qui pour l'essentiel font preuve de peu de naïveté sur la position minoritaire de l'Église dans la société française. Mais il est bien vrai que ce texte ne montre pas une véritable sensibilité à ce que Danièle Hervieu-Léger a décrit à l'aide du mot cruel d'«exculturation» du catholicisme⁴. Par là, elle désigne le fait qu'en étonnamment peu de temps les convictions, les symboles et les rites de la foi chrétienne sont devenus insignifiants pour la grande majorité de la population. Je n'énumérerai pas la multitude des faits qui appuient ce constat. Je me limite à l'un d'entre eux, minimaliste mais parlant, que je tire de mon expérience personnelle.

Il y a une trentaine d'années quand, lors d'une rencontre d'occasion avec des personnes ignorantes de mon statut clérical, j'en venais à déclarer que j'étais prêtre catholique, il était fréquent que la conversation fasse une sorte de saut qualitatif, mes interlocuteurs se sentant encouragés à s'exprimer sur les sujets les plus intimes de leur existence (la vie, l'amour, la mort), dans l'idée que mon statut quasi officiel d'homme de Dieu faisait de moi un interlocuteur qualifié pour des conversations de ce genre. Aujourd'hui, avec des jeunes de moins de trente ans, la déclaration de mon identité provoque généralement un léger mouvement de curiosité, mais guère plus que s'ils avaient appris que j'étais pilote de ligne ou musicien.

À cette aggravation de l'exculturation du catholicisme, il faut ajouter, ce que la LCF ne pouvait anticiper, le désastre causé à la bonne réputation de l'Église par les affaires d'abus en tous genres qui ont fait l'actualité ces dernières années. Or, ce que cela met en cause, c'est proprement la capacité de l'Église de France – et d'ailleurs en Europe occidentale – à proposer la foi. Je m'explique.

2.2 La fin du catéchuménat social

Ce qui est perdu aujourd'hui, c'est la familiarité «innée» de larges couches de la population française et européenne avec les convictions, symboles, rites et principes éthiques de la tradition catholique tels qu'ils circulaient dans la culture à travers les médiations objectives de la foi que sont, au premier chef, Écriture et sacrements, sans négliger les monuments religieux, les dévotions familiales, la littérature chrétienne édifiante, les préceptes moraux, etc.

Pendant des siècles, devenir chrétien, si c'était plus qu'un conformisme passif aux usages du temps, signifiait que la mise en œuvre de ces médiations objectives de la foi faisaient leur travail sur le sujet qui s'y trouvait exposé et finissaient pas constituer la matrice fondatrice de son appréhension du monde.

Le fameux déclic qui fait venir à la foi, c'était cela: le moment synthétique où l'enfant (car c'est généralement d'enfants ou d'adolescents qu'il s'agissait) saisissait la correspondance secrète qui relie ce que la foi révèle du mystère de la vie et ce qui, de ce mystère, se donne à éprouver au quotidien. Autrement dit, si le message de l'Évangile et les pratiques où il prend corps me révèlent la profondeur du mystère de la créature spirituelle que je suis et s'ils me donnent les moyens d'y faire face alors, ce que je connais du christianisme comme culture peut faire l'objet d'une adhésion religieuse personnellement assumée.

La profonde inculturation de la foi catholique dans la mentalité française jouait ainsi le rôle d'un catéchuménat social (Joseph

2 Cf. Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde*, Paris 1985; ID., *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité*, Paris 1998.

3 LES ÉVÊQUES DE FRANCE, *Proposer la foi dans la société actuelle. Lettre aux catholiques de France*, Paris 1996, 22 (passage mis en gras dans le texte original).

4 Danièle HERVIEU-LÉGER, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris 2003.

Colomb)⁵ qui assurait la familiarité de chacun avec le christianisme comme «culture» et lui permettait, à des degrés d'intensité divers, de devenir une foi religieuse. Aujourd'hui le catéchuménat social est fermé sauf dans des milieux français »protégés«, qui le sont d'ailleurs de moins en moins, et dans les populations de migrants catholiques!

Il s'agit donc d'annoncer l'Évangile alors qu'il ne dispose plus dans la culture de »pré-compréhensions« généralement partagées.

Comment cela peut-il se faire? Dans cette situation inédite, il s'agit de comprendre l'évangélisation non plus comme une transmission mais comme une initiation. J'aimerais formuler deux ouvertures sur ce point, qui mériterait bien sûr de bien plus amples développements.

2.3 Première ouverture: retrouver le geste de l'initiation

Dans ce contexte, il apparaît que la première urgence est de retrouver le sens de l'initiation en redécouvrant les Écritures, la liturgie et les autres médiations objectives de la foi en tant qu'elles constituent des ressources qui viennent travailler au corps l'engagement du sujet postmoderne confronté à l'ère du vide.

Dans les débats qui occupent l'Église et ses théologiens aujourd'hui, la question de l'évangélisation est souvent posée comme celle de parvenir à intéresser *les gens* à Dieu et aux questions ultimes en plus de tout ce qui *les* préoccupe légitimement déjà: réussir l'éducation des enfants, s'épanouir dans son couple et dans ses engagements professionnels, »comment voter dimanche prochain?« et, bien sûr, »qu'est-ce qu'il y a à la Télé ce soir?«. La question est alors mal posée et c'est pour cette raison qu'elle obtient rarement une réponse satisfaisante. Elle me semble l'être mieux si l'on envisage l'existence chrétienne comme une »école de vie«, où s'accomplit »le travail de la foi«:

- 1 travail de la foi comme révélation de la vérité de la vie telle que l'exposent le sermon sur la montagne et l'entière existence de Jésus à la suite des prophètes d'Israël;
- 2 travail de la foi comme appel à consentir à cette vérité;
- 3 travail de la foi, enfin, comme entraînant à surmonter les refus que nous opposons sans cesse à cette vérité.

Cela peut se dire en parabole: Il en va de l'entrée dans le Royaume comme de la dégustation d'un bon vin ou de l'enchantement que suscite une grande pièce de musique ou un tableau de maître: nul n'en goûtera jamais les qualités s'il n'apprend les postures et les gestes qui disposent à leur accueil, les mots qui permettent de les décrire et de les apprécier et s'il ne prend le temps de se laisser submerger par elles. En effet lire la Bible, prier, célébrer, aimer avec douceur et d'un cœur miséricordieux »la maison commune« qui nous est confiée et les frères et les sœurs qui l'habitent, se laisser pardonner et pardonner à son tour, »même ceux qui vous haïssent«, c'est tout un art, délicat, vulnérable à la perversion et réclamant par conséquent un discernement formé et un entraînement patient. Il faut donc s'y exercer en s'y laissant initier sous la conduite de la Parole. Voilà pourquoi reconstruire le geste évangélique de l'initiation est sans doute aujourd'hui la tâche prioritaire d'une théologie au service du »travail de la foi«.

2.4 Deuxième ouverture: donner des mains à l'Évangile

L'Évangile doit avoir des mains et pas seulement des »porte-voix«, comme le dit en images fortes le pape François:

»L'image qui me vient est celle de l'infirmière, de l'infirmière dans un hôpital: elle guérit les blessures une à une mais de ses mains. Dieu s'implique, s'immisce dans

nos misères, s'approche de nos blessures et les guérit de ses mains et pour avoir des mains, il s'est fait homme. C'est un travail de Jésus, personnel. Un homme a commis le péché, un homme vient le guérir. Proximité. Dieu ne nous sauve pas seulement par un décret, par une loi; il nous sauve par la tendresse, il nous sauve par les caresses, il nous sauve par sa vie, pour nous.⁶

Si on la prend au sérieux, et pas seulement pour une envolée édifiante, cette citation du Pape appelle à réévaluer le rapport entre bienfaisance et annonce kérygmatique. La figure de la mission qui s'impose en première ligne n'est plus celle de Paul faisant face aux philosophes athéniens, mais celle du rapport de Jésus aux foules décrit par Pierre dans le discours chez Corneille: »Jésus de Nazareth, Dieu lui a donné l'onction d'Esprit Saint et de puissance. Là où il passait, il faisait le bien et guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du diable, car Dieu était avec lui.« (Ac 10,38) On peut en tirer les conclusions suivantes:

- ◆ L'accomplissement d'un service évangélique de l'humain qui répand le Royaume sans nécessairement faire des convertis appartient intrinsèquement à la mission d'évangélisation. Évangéliser c'est poser un acte d'amour foncièrement désintéressé qui n'est pas orienté par le fait de chercher à obtenir la réponse d'une confession de foi. Après tout, un grand nombre de ceux qui ont fait la rencontre bienfaisante du Christ n'ont pas été appelés à se joindre à lui et à le suivre ou n'ont pas répondu à cet appel quand il leur fut adressé.
- ◆ Mais l'accomplissement d'un service évangélique de l'humain est pourtant bien la condition d'une réponse. En effet, l'annonce du message évangélique d'amour et de réconciliation n'emporte la conviction que si elle va de pair avec l'expérience effective d'une réalisation

anticipée de la promesse de salut qu'elle comporte.

- ◆ Cependant, devenir disciple, ce n'est pas seulement désigner Jésus comme le bienfaiteur qui a libéré, guéri ou multiplié les pains. C'est avoir reconnu la vérité de la vie dans son entière existence comme témoignage de l'amour livré. Alors, le disciple peut reconnaître comme la mesure de sa propre existence le commandement de l'amour tel que Jésus l'énonça en le liant à son destin: »Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.« (Jn 13,34) C'est le sens du thème du secret messianique chez Marc: avant que tout s'accomplisse dans sa mort et sa Résurrection, nul ne peut confesser en vérité sa messianité. Même ceux qui – comme Pierre à Césarée ou comme Pierre, Jacques et Jean au mont Thabor lors de la transfiguration en eurent la Révélation anticipée – auront eux aussi à parcourir le chemin qui mena Jésus à Jérusalem et au Golgotha. C'est alors seulement qu'ils purent saisir en vérité – et au prix de quelles résistances! – qui il était et reconnaître, »en sa personne« et non seulement dans ses actes et ses discours, le Verbe de Dieu.

De ce point de vue, l'évangélisation comme entrée dans le salut de Dieu ne se réduit pas à une vague philanthropie mobilisant les ressources de la foi pour le service d'idéaux humanistes qui ne lui appartiennent pas essentiellement. La vie chrétienne est une vie travaillée par la Parole où l'image de l'amour dont Jésus les a aimés est offerte à la contemplation des disciples afin qu'à sa suite ils apprennent et s'entraînent à »aimer bien«.

5 Cf. Joseph COLOMB, Pour un catéchisme efficace, T. I: L'organisation d'un catéchisme; T. II: La vocation de catéchiste, Lyon 1948.

6 FRANÇOIS, Homélie en la Chapelle de la Maison Sainte Marthe, le 22 octobre 2013.